

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFITTE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 21 décembre 1865

BULLETIN.

S'il faut en croire une correspondance particulière d'Italie, le ministre La Marmora serait sur le point de se modifier par l'adjonction de deux ou trois notabilités du centre gauche et de la gauche. On parle de MM. Rattazzi et Mordini. Nous reproduisons ce bruit sous toutes réserves. Quant à la rumeur d'après laquelle le général Cialdini aurait été chargé par le roi de la formation d'un cabinet, nous croyons, dit le *Bulletin de Paris*, pouvoir le démentir catégoriquement.

On dit que le gouvernement va retirer le projet d'impôt sur la mouture.

Le *Times* annonce que l'Espagne a accepté la médiation de la France et de l'Angleterre dans la question du Chili.

Les correspondances et les journaux allemands sont unanimes à constater la grande impression causée par le discours d'ouverture de la Diète hongroise. Il y a dans ce document deux parties bien distinctes : l'une qui répond aux susceptibilités des Diètes allemandes, et l'autre aux revendications des Hongrois.

Sur le premier point, le discours impérial constitue un solennel hommage rendu à la liberté. Il donne sa vraie portée au rescrit du 20 septembre, qui a suspendu la Constitution, et rend à cette mesure le caractère provisoire qu'ont voulu lui enlever les ombres des partis.

Quant au second point, nous l'avons dit déjà, l'Empereur fait une concession décisive à l'esprit formaliste des Hongrois, en accordant, comme point de départ d'une transaction, la continuité du droit.

En soi, la continuité du droit n'est qu'un mot vide de sens, puisque cette continuité du droit ne peut rien sauver de ce qui est incompatible avec l'utilité de l'empire et avec les exigences actuelles de la civilisation, mais en faisant cette concession aux exagérations de l'autonomie, l'Empereur a prouvé qu'il a l'intelligence des situations difficiles et du rôle d'un souverain.

Voilà donc cette question hongroise, si longtemps obscurcie et violentée, résolue à la satisfaction de l'Autriche et du peuple magyare. Comment y est-on parvenu ? En substituant, des deux côtés, la bienveillance éclairée à l'antagonisme aveugle. Ce qui a réussi en Hongrie, réussira ailleurs. L'esprit de concorde, le besoin de stabilité, de liberté, de progrès, se rencontrent sous toutes les latitudes.

J. REBOUX.

On nous écrit de Bruxelles, le 18 décembre, au soir :

L'enthousiasme d'hier s'est soutenu aujourd'hui. L'affluence était encore très considérable au *Te Deum* qui a été célébré à l'église collégiale des SS. Michel et Gudule.

Le cardinal-archevêque de Malines a officié et les cinq évêques de Belgique, ont assisté à la cérémonie. A midi précis, le cortège, composé de voitures de la cour et escorté par les guides est arrivé à l'église. Le roi, suivi du comte de Flandre, de l'archiduc Joseph, et d'une suite nombreuse est descendu de l'escalier d'honneur. A la porte de l'église, Sa Majesté a été reçue par les membres de l'épiscopat belge, le cardinal-archevêque de Malines en tête. Ce dernier a adressé une allocution au roi, à laquelle Sa Majesté a répondu par quelques paroles des plus bienveillantes.

Un dais rouge et or, avait été préparé dans l'église pour la famille royale. Mais c'était le roi Léopold II et le comte de Flandre seuls qui l'occupaient, la reine Marie-Henriette et ses enfants ne s'étant pas rendus au *Te Deum*. Parmi ceux qui ont assisté à cette cérémonie figuraient les princes étrangers actuellement présents à Bruxelles, les deux chambres, les ministres, la magistrature, le corps diplomatique, etc., et un grand nombre de personnes civiles. La cérémonie a été des plus imposantes. La musique du *Te Deum* était de Stadfeld ; on a chanté ensuite un *Domine salvum fac regem*, composé exprès pour cette cérémonie par M. Felis, directeur du conservatoire royal de Bruxelles. A une heure précise, le roi est remonté en voiture au milieu des acclamations les plus chaleureuses du peuple, et le cortège s'est dirigé vers le palais de Bruxelles; accueil enthousiaste partout.

Un incident a signalé le retour du roi au palais. La voiture de Sa Majesté a été

entourée à la sortie de la Collégiale par les élèves de l'École militaire, qui l'ont escortée au pas gymnastique jusque dans le vestibule du palais. Pour témoigner sa reconnaissance à sa jeune escorte Sa Majesté, étant rentrée dans ses appartements, les a fait appeler et dans quelques mots aimables leur a dit qu'elle les avait fait monter pour qu'ils se reposent et pour leur exprimer les sentiments affectueux qu'elle a pour cette institution. Le roi a ajouté qu'il se rappelait qu'une semblable démonstration avait, en 1856, signalé la rentrée du roi son père au palais et, en terminant, Sa Majesté a dit que celle qui lui était faite aujourd'hui la touchait particulièrement.

Le roi Léopold II a donné 25,000 fr. au bourgmestre de Bruxelles, pour être distribués aux pauvres.

La feuille officielle contient aujourd'hui un arrêté royal qui peut être regardé comme un don de joyeux avènement. A tout individu condamné avant le 17 décembre, remise est accordée de toute peine d'emprisonnement ne dépassant pas trois mois, et de toute amende ne dépassant pas 200 francs.

Léopold I^{er} a fait, par testament, un legs de 200,000 francs à la ville de Bruxelles et un deuxième, de même somme, aux pauvres de la capitale.

Judi prochain, les Chambres reprendront leurs travaux ordinaires; les séances des tribunaux et les cours universitaires recommencent dès demain. Hier soir déjà, à l'occasion de la fête nationale, les théâtres ont rouvert leurs portes, qui ne se refermeront plus. Les souvenirs de deuil et de tristesse ont été effacés et remplacés par le souvenir grandiose de la journée d'hier. La Belgique, après une semaine de funèbres préoccupations, revient à sa tranquillité et à son activité habituelles.

Sous ce titre : *Le monde et le demi-monde*, le journal la France décrit la plaie sociale qui envahit en ce moment toutes les classes; il signale comme un péril pour la société le mouvement réaliste qui s'empare de la maison de Cornille, de Racine et de Molière, et qui pousse à la décadence des mœurs publiques par la décadence de cette grande école populaire qui se nomme la scène française. Notre littérature abaissée, dit M. Cohen, n'est malheureusement qu'un miroir où se reflète un des plus mauvais côtés de notre époque.

Il y aurait moins d'œuvres dangereuses

pour le progrès des saines idées et des bonnes mœurs, si, dans cette capitale de la France, qui a la prétention d'être la capitale de l'esprit et du goût dans le monde entier, ces aberrations de l'intelligence trouvaient moins d'applaudissements faciles et plus de viriles réprobations.

Ce qui est grave, c'est que le mal vient de plus haut et de plus loin. Il vient d'un relâchement général des grandes vertus publiques et privées; il vient de l'abdication des lois fondamentales de la vie sociale et de la vie de famille; il vient de la contagion d'exemples malsains qui descendent peu à peu des rangs élevés dans les couches inférieures de la société moderne.

Des classes supérieures qui abdiquent leur initiative; des classes moyennes qui ne moralisent pas; des classes intellectuelles qui n'éclaircissent point; un abaissement presque universel du niveau des caractères, des idées et des mœurs; le vice devenu non un sujet d'indignation, mais un sujet de distraction, glorifié sur le théâtre, aux applaudissements d'un public avide d'émotions; voilà ce que nous voyons chaque jour, à toute heure, sans que le cœur en soit effrayé et sans que la conscience proteste.

Qu'il le mal vient d'en haut. Il est dans cette morale facile à laquelle, dans toutes les régions sociales, nous nous sommes peu à peu habitués et qui a vicié l'atmosphère où nous vivons; il est dans la passion des jouissances matérielles qui, dominant à tous les degrés toutes les intelligences et toutes les ambitions, étouffent les instincts généreux et honnêtes; il est dans l'abandon des joies sereines du foyer domestique, de ces plaisirs délicats de l'esprit, de ces charmantes réunions où l'intelligence était souveraine et qui faisaient de nous le peuple aimable par excellence; il est dans la désertion de ces brillants salons d'autrefois, où se concentraient tout ce que la France comptait d'hommes distingués et de femmes spirituelles, et qui se sont fermés depuis que les estaminets se sont partout ouverts; il est surtout dans la mauvaise direction d'une littérature qui, sacrifiant au dieu du jour, a développé ces regrettables tendances en s'étudiant sans cesse à exciter un intérêt menteur et une fausse sensibilité sur tous les vices de notre temps.

C'est ainsi qu'on a vu depuis quelques années le théâtre livré tout entier à la vie, à l'histoire, aux passions des belles impures de notre siècle. Les légers Athéniens, les plus légères Athéniennes de nos jours ont gémé sur la destinée et sur les malheurs de toutes les Madeleines pécheresses

et non repentantes, de toutes ces Marguerite Gauthier que le théâtre poétisait à leurs yeux.

On n'a plus eu de regards et d'intérêt que pour elles, sans songer qu'il y a, à côté de nous dans l'ombre, des chastes et vaillantes filles du peuple qui s'épuisent, elles aussi, mais dans le travail, dans les privations, dans la misère pour soutenir leurs familles en larmes et pour lutter héroïquement contre les séductions qui les entourent.

Et du théâtre, le demi-monde a envahi le grand monde. On a voulu scruter ailleurs que dans les fictions d'une comédie la vie réelle des Dames aux camélias. On s'est précipité à l'encheûtre des moindres objets qu'elles possèdent, et qu'elles ont mis en vente à grand bruit et à grand prix. Une pièce qui se jouait naguère, *Les Curieuses*, révèle une des plus étranges invasions des femmes honnêtes dans les mystérieux boudoirs de celles qui ne le sont pas.

Ne fouillons pas trop profondément cette plaie sociale, elle apparaît avec toute sa gravité aux esprits impartiaux; elle menace dans ses bases les plus essentielles la famille et la société.

Il faut s'unir et s'armer pour en conjurer les périls. La presse, qui est un phare élevé sur tous les écueils, doit entreprendre, au nom de l'honnêteté et de la dignité humaine, cette grande campagne du bien contre le mal; elle y aura un rôle bien autrement glorieux à jouer que dans ces interminables luttes sur les mobiles incidents de la politique et sur les intérêts éphémères des partis.

Elle doit dire à ceux qui sont placés aux degrés supérieurs de l'échelle sociale, que c'est à eux qu'il appartient de donner l'exemple, et que la loi morale doit descendre du haut pour exercer une profonde et durable influence dans tous les rangs de la société.

Elle doit dire aux écrivains, surtout aux auteurs dramatiques, que leur plus noble mission est de faire de leurs œuvres une école de bonnes mœurs et d'inspirations généreuses au lieu d'employer leur génie à la glorification des passions mauvaises.

Elle doit dire aux mères de famille qu'il leur faut bannir impitoyablement de leur chaste foyer tout ce qui ressemble à une imitation, à un écho, à une influence du demi-monde.

Elle doit dire, enfin, à toutes les âmes d'élite qu'il importe de réagir vigoureusement, par l'exemple, par la parole, par la plume, contre les symptômes qui éclatent

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 22 DÉCEMBRE 1865.

N° 1.

LES MILLIONS DU GRAND-ONCLE

I.

Parlez-moi de la petite d'Ambreville. Voilà un bon parti !

— Je le crois bien ; six millions de fortune. Cela ne se rencontre pas tous les jours.

— Quelle chance ! s'éveiller ainsi un beau matin héritière d'un grand-oncle maternel, mort à la Jamaïque, et dont on n'avait jamais entendu parler. Elle n'a pas même été forcée de lui donner la plus petite larme de bienvenue !

— Le bonhomme a fait les choses sans condition.

— Sans condition, pas absolument. Mademoiselle Henriette d'Ambreville, pour entrer en possession de ses millions, est tenue, vous le savez, d'épouser avant sa vingt-deuxième année révolue, M. Emile Fargeau de Saint-Géry ; sinon, non. L'exécution volontaire de cette clause équivalait, de sa part, à une répudiation de l'héritage.

— Oh ! oh ! mademoiselle d'Ambreville ne repudie rien. Elle n'a pas vingt ans, et M. Emile Fargeau arrive demain.

— Qui ? Est-ce bien sûr ? qui vous l'a dit ?

— M. Griffet, le tuteur même de mademoiselle d'Ambreville. Le futur descend chez lui.

— Il faut espérer que le jeune homme n'en sera plus cette fois pour ses frais de voyage. La petite est si originale !

— Elle tient de son feu père. Tous ses savants sont de vrais ours. M. le commandant génie d'Ambreville ne faisait pas exception à la règle.

— Mais quels motifs, je vous le demande un peu, ont pu induire l'oncle d'Amérique à se choisir pour petit-neveu posthume ce M. Fargeau de préférence au monde entier ?

— Anciennes relations, services rendus, vie sauvée sur mer, dit-on, par le grand-père de Fargeau au grand-oncle en question ; vieille dette de reconnaissance enfin, que celui-ci, au moment de mourir, et après informations prises en Europe, s'est imaginé de faire payer ainsi par la fille de sa nièce.

— Il y a vraiment des gens nés coiffés !

Tels étaient les propos qui, avec beaucoup d'autres de même espèce, remplissaient de leur bourdonnement affairé la petite ville de ...

et toutes les deux se plongeaient en silence, la tante dans une suite de réflexions un peu somnolentes ; la nièce dans la contemplation et la jouissance intérieure du vrai, du bien et du beau.

La soirée touchait à son terme. — La jeune fille ferma son livre et prit congé de mademoiselle Amaranthe, après l'avoir filialement embrassée.

« A demain ! » lui dit sa tante avec un sourire.

Henriette, retirée chez elle, alla s'accouder sur l'appui de sa fenêtre, et considéra longtemps le ciel — un beau ciel de septembre — tout illuminé d'étoiles. Puis, revenant près de sa table, elle rouvrit à la première page le livre qu'elle y avait posé, et y relut à demi-voix et lentement les lignes suivantes :

« Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout le bien ; et la source de tout le mal, est de le mettre où il ne faut pas. »

Enfin, elle se coucha et s'endormit dans l'attente du lendemain.

II. Le jour suivant, mademoiselle Amaranthe d'Ambreville, étendue dans son grand fauteuil, prêtait une oreille distraite aux gammes savantes que les doigts de sa nièce faisaient courir sur le clavier du piano. Près d'elle, dans une corbeille garnie d'un coussin moelleux, un vieux bichon de la plus petite espèce dormait par contenance, mais levait à tout moment la tête, fort étonné de ne recevoir ni tendre regard, ni mot d'amitié de sa maîtresse. Au moindre bruit qui effleurait son tympan surexcité, mademoiselle Amaranthe se redressait, comme poussée par la brusque détente d'un ressort.

« C'est M. Griffet ! » s'exclamait-elle à demi-voix.

Ce n'était pas M. Griffet. Mademoiselle Amaranthe s'efforçait languissamment sur son fauteuil.

Maintes déceptions du même genre s'étaient succédées dans la matinée, quand la porte du salon s'ouvrit enfin pour laisser entrer — non point encore M. Griffet — mais un jeune homme à la mise sévère, au teint brun, à la physionomie sérieuse, quoique douce. Le vieux bichon sauta de sa corbeille aussi légèrement qu'il put, et courut, avec de petits jappements de bienvenue, au-devant du visiteur.

« Ah ! cher docteur ! dit mademoiselle Amaranthe, la figure tout épanouie, Bibi vous reçoit en ami ; il a raison. Vous venez bien à propos. Je me sens mal à l'aise ; j'éprouve des frissons, des palpitations ; je crains d'avoir la fièvre. Cela ne serait-il pas malheureux ? »

Le jeune médecin consulta le pouls de sa malade et sourit.

« Me direz-vous ce que j'ai ? Pas de nom grec, surtout ! »

— Le nom, comme la chose, est très-français, madame.

— Qu'est-ce ?

— Impatience. Ce mot provient d'une émotion prochaine et dont vous faites à l'avance la répétition en vous-même.

que c'est moi qui deviens millionnaire, moi qu'on marie ! »

Mademoiselle Amaranthe se rejeta dans son fauteuil d'un air boudeur, puis se prit à rire.

« Voyez, dit-elle, si j'obtiens le moindre compliment pour mes douze lustres ! Que la jeunesse d'aujourd'hui est malapprise ! En vous repassant l'air dernier de ma clientèle, mon cher monsieur Francis, votre pauvre père aurait bien dû vous recommander aussi quelque peu de cette ancienne galanterie française, dont il était, avec M. Griffet, le dernier type qui restait dans tout l'arrondissement.

— Est-il toujours aussi souffrant, ce bon docteur Vertbois ? demanda Henriette d'un ton d'affectueux intérêt. N'existe-t-il aucun soulagement possible à ses infirmités ? »

— Un seul, mademoiselle : la résignation.

— Sans compter les soins de son fils, reprit mademoiselle Amaranthe en regardant dans le jeune docteur d'un air attendri. Eh bien ! vous me laissez là ? vous ne m'ordonnez rien ?

— Rien pour aujourd'hui... sauf toutes les impressions agréables que je vous souhaite.

Sur le seuil de la rue, Francis Vertbois rencontra M. Griffet en grande tenue, l'air grave, le maintien solennel, comme s'il était encore en pleines fonctions de notaire, que le digne homme avait depuis peu quitté, après l'avoir honorablement exercé durant quarante années.

« M. Fargeau est arrivé, dit en appuyant sur chaque syllabe le tuteur de mademoiselle d'Ambreville. Je viens prendre l'heure de notre héritière et de sa tante pour le leur présenter. Ah ça ! docteur, grand